

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant les mois, par livraisons de 22 pages de matières littéraires, et 4 pages de musique. Les deux livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, aux BUREAUX No. 15, RUE ST-VINCENT.

A Québec, chez M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONTRIBUTIONS D'ABONNEMENTS

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, 50 centimes par an, en avance. Abonnement à l'Album Musical, 25 centimes par an, en avance. Aux deux publications réunies, 75 centimes par an, en avance.

MAISONS & C. A LOUER.

MAISONS ET MAGASINS A Louer.

UNE MAISON, avantageusement située pour le commerce, au coin des Rues DORCHESTER et DUMAS, avec un Égout et Cour spacieux. S'adresser à

LOUIS FLAMONDON, No. 177 Rue St. Paul.

A LOUER.

LE Magasin voisin du coin des Rues St. Paul et St. Gabriel. Ce Magasin convient surtout à un éboueur ayant toujours été occupé comme boutique de cordonnier depuis longtemps. S'adresser à

LOUIS FLAMONDON, No. 177, Rue St. Paul.

Maison et Magasin A LOUER.

Le Magasin voisin du coin des Rues St. Jean et St. Gabriel. Ce Magasin convient surtout à un éboueur ayant toujours été occupé comme boutique de cordonnier depuis longtemps. S'adresser à

LOUIS FLAMONDON, No. 177, Rue St. Paul.

A LOUER.

UNE MAISON et VOUTE avec ses dépendances, situées dans la rue Notre-Dame, voisine de la Propriété de François Perrin Eer. Pour les conditions, s'adresser à

LOUIS RAYMOND PLESSIS, Grand rue du Faubourg St. Laurent, No. 162

A LOUER.

UNE MAISON et dépendances à Deux et Trois Étages, situées dans la rue St. Charles, voisine de la Propriété occupée par M. Mack. Pour les conditions, s'adresser à

L. RAYMOND PLESSIS, Grande rue du Faubourg St. Laurent, No. 162.

MAISON A LOUER.

DEUX maisons sur la Rue Grati (coin de la Rue Coté avec glacière, écurie, etc.) Deux jolies maisons situées Rue St. Joseph (Faubourg St. Joseph) pour une petite famille avec un jardin à chaque glacière écurie &c.

S'adresser à LOUIS DELAGRAVE, Rue des Commissaires à C. A. BRAULT N. P.

PLACE SAINT-ANTOINE.

LA MAISON et ses dépendances le No. 4 de cette place, possession au PREMIER MAI prochain.

S'adresser à JEAN BRUNEAU.

A LOUER.

TROIS LOGEMENTS et un MAGASIN en briques à l'encadrement du Quartier Papineau, avec Cave, Cour, Écurie, Remise, &c., dans le meilleur ordre possible.

QUATRE LOGEMENTS Rue Visitation, avec Écurie, &c.

DEUX LOGEMENTS Rue Barré, Faubourg Saint-Joseph, avec une spacieuse Cour, Remise, &c.

H. LIONNAIS, Au coin des Rues Craig et St. Dominique.

A LOUER.

La Possession donnée au 1er Mai prochain, QUATRE de ces superbes MAISONS EN PIERRE de Taille, situées à Bracer Hall Terrace. Ces maisons sont situées dans le meilleur et dernier goût. Elles offrent tout le confort possible, y compris des Bains, commodes, glacière, remise, écurie et l'eau de l'égout, &c. Leur proximité de la ville et la beauté de la situation font de ces maisons le plus désirable pour des familles respectables.

S'adresser à M. JOHN ATKINSON, No. 12, rue St. Paul, ou au Bureau de MM. ROBERTSON MASSON & Cie., No. 143, rue St. Paul.—2 fév.

BOULANGERIE A LOUER.

UNE MAISON d'un étage, avec une BOULANGERIE dans le rez-de-chaussée, coin des Rues St. Catherine et St. Dominique. Possession le 1er octobre prochain. Prix modéré. S'adresser à G. REINHARDT, Au coin de la Grande rue St. Laurent, No. 113.

11 septembre.

A LOUER.

LA MAISON et la VOUTE à trois étages en Pierre de Taille, faisant l'encadrement des Rues St. Paul et St. Joseph. Elles sont maintenant occupées par MM. Eager et Lafontaine. Possession au 1er Mai prochain. Un Bail des deux côtés sera donné pour plusieurs années.

S'adresser à JOHN OSTEL, No. 101, rue St. Paul, N. P.

A LOUER.

UNE MAISON en Bois située en la Rue St. Louis ayant quatre appartements au premier étage, chambre dans les mansardes et cuisine dans la cave, avec le spacieux terrain en dépendant, borné en front par la rue St. Louis, en arrière par la rue Craig, d'un côté par l'Hon. Viger, et de l'autre côté par le propriétaire sous-jacent. Possession au 1er Mai prochain. S'adresser à

JOHN OSTEL, No. 101, rue St. Paul, N. P.

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

Une bonne fortune au bal de l'Opéra.

I. Allons! le bal te convie, l'Opéra t'ouvre ses portes! Allons! fonce bigarrée, grimaçante, burlesque, secoue tes oripeaux, étends tes grands bras, pousse tes grands cris, aiguillonne tes jambes chancelantes, qu'attends-tu? Le champ t'est ouvert, la salle est splendide, les dorures scintillent, les lustres jettent tous leurs feux, le grand-prêtre Musard et ses lévites sont à leur poste! — Hurra! le tonnerre éclate, l'orchestre a donné le signal! Dans les loges, dans les galeries, des milliers de têtes sont attentives; des lignes formidables de danseurs se rangent en bataille; tout est prêt. Les marques sont bien attachées. J'aperçois dans un coin la morale publique coiffée d'un tricorne. Attention! la comédie commence! — Des cris furcenés ébranlent la salle, on se tord, on s'enlace, on trépigne, on se disloque, les yeux se défilent, les corps s'entrechoquent, les haleines avinées se croisent, un nuage de poussière s'élève... Courage! cherchez l'oubli, gens heureux! saisissez au passage l'apre volupté qui vous est offerte, jetez-vous sur cette proie d'une heure et dévorez-la vite, car elle pourrait vous échapper! Surtout, prenez bien garde que l'image du lendemain ne se place entre vous et vos transports! Ah! le lendemain! — pour toi, prolétaire, c'est quel travail détesté qui dévore toutes les heures de la vie, c'est quelque machine-vampire qui pompe chaque jour un peu de ton intelligence! — Pour toi, artiste, c'est quelque taudis sombre et glacé où il faut te traîner à grand-peine, c'est la lutte incessante, impitoyable! c'est le découragement, l'immolement de tes nobles désirs! — Pour toi, pauvre Madeleine, c'est le long mensonge de tes caresses qu'il faut recommencer, c'est le pain qu'il faut payer de ta honte, c'est ta chair qu'il faut prostituer! — Courage donc, vous tous! jetez une voile sur toutes vos plaies, et repandez votre gaieté au dehors, de peur qu'elle ne vous étouffe!

Assurément, ces idées lugubres n'atteignaient pas le beau Gaston de Varjé, qui se promenait dans le foyer, au milieu d'un cercle d'amis. Un charmant jeune homme, quoique sa figure étincelante montrât déjà des rides qui n'étaient pas à coup sûr les filles de la douleur ou d'un travail implacable. Celui-là n'avait jamais vu la vie que d'un côté: le côté lustré, soyeux, doré; l'envers de l'étoffe n'existait pas pour lui. Jeune, riche, sans idéal, il pouvait se croire heureux, — au moins, négativement. Je viens de dire qu'il était riche; entendons-nous: il était criblé de dettes, et son patrimoine tout entier avait passé aux mains des syrens de théâtre et des bals publics. C'est là, du reste, le sort généralement réservé à tous ces sultans de la civilisation, et le va-et-vient de cette richesse qui retourne à la fille du prolétaire, pourrait même paraître providentiel si la hourse des pécheurs avait un fond. Heureusement pour lui, notre héros possédait une mine d'or inépuisable, un Pactole sous la forme d'un oncle. De sorte qu'il ne s'inquiétait pas trop de l'état fâcheux de son budget, l'âge du bonhomme (c'est ainsi qu'il le désignait) étant des plus rassurants pour un héritier. Grâce à cette perspective mortuaire, il trouvait encore des Turcaret complaisants, et il pouvait continuer son train de vie, c'est-à-dire goûter toutes les jouissances réservées à quelques milliers de riches par notre société vénérable. Aussi, Dieu sait avec quel ardeur, quelle ferveur il se jetait dans les plaisirs. Cette nuit-là surtout, lui et ses amis avaient résolu de finir le carnaval par quelque coup d'éclat, par quelque orgie sardanapalesque. Cette idée avait déjà reçu un commencement d'exécution, car ils venaient d'engloutir un succulent souper, arrosé des vins les plus variés et les plus exquis. On aurait même pu deviner cette dernière circonstance à leur allure dégingandée et à leurs propos incohérents, si cet état de chose ne leur eût été en quelque sorte habituel.

Pour connaître à quel point de dégradation en sont arrivés certains fils de famille, il faut l'éto venu, par exemple, s'asseoir devant le café de Paris; là, on peut voir les plus grands noms de la noblesse et de la finance donner un spectacle gratis avec une jeune bouquetière, et rire à gorge déployée, en lui débitant pendant une heure des turpitudes à faire rougir les habits de Paul Niquet.

— A moi! est-il possible! s'écria ce dernier en lui offrant le bras. — Est-il heureux, ce Gaston! exclamèrent ses amis. — C'est dommage qu'elle ne lui ait pas jeté son mouchoir, observa l'un d'eux. — Dis donc! lui crièrent-ils, n'oublie pas que nous déjeunons au café de Paris; tâche d'amener la tienna. Mais Gaston ne pouvait plus les entendre. Entraîné en quelque sorte par l'inconnue, il venait de quitter le foyer. Tous deux descendirent rapidement l'escalier et se dirigèrent vers les péristyles. Là, un valet qui semblait les attendre, courut au devant d'eux ouvrir la portière d'une voiture.

Gaston était stupéfait et charmé. — Où allons-nous? dit-il à l'inconnue. — Chez moi, répondit celle-ci d'un voix brève. Le valet déploya le marche-pied. — J'exige de vous, reprit-elle, un silence absolu pendant la route; jurez-vous de le garder? — Je le jure, dit Gaston. Et l'inconnue monta la première; il la suivit. La voiture s'éleva et brûla le pavé. Cette scène avait été si rapide et si imprévue, que Gaston, poussé par une impulsion aveugle, n'avait pas conçu le moindre soupçon de l'endroit de sa bonne fortune. Mais, le premier moment de stupeur passé, lorsqu'il se trouva dans une obscurité profonde, bercé au roulis inotone de la voiture, assourdi par le bruit des roues sur le pavé, il se demanda ce que tout cela voulait dire: "Si j'étais la victime d'une affreuse machination?" pensait-il. En effet, le ton sec, la tenue hautaine, le geste impératif de sa conductrice lui révinrent en mémoire et lui parurent très peu conformes aux symptômes habituels d'une tendre faiblesse.

Mais ses idées prirent bientôt une autre direction et le nuage devint couleur de rose. Quoique l'inconnue ne se fût pas démasquée, Gaston avait pu faire diverses observations qui étaient autant d'indices de beauté et de jeunesse... Jeune et belle! ces deux mots enchanteurs dissipèrent complètement ses craintes et il finit même par la trouver parfaitement ridicule. Comme toute parole lui était interdite, il n'avait rien de mieux à faire qu'à attendre patiemment le dénouement de l'aventure; aussi prit-il cette résolution en plongeant sa tête dans de meilleures courbes et en évoquant d'un air de béatitude les plus riantes images. Son imagination venait à peine de déployer ses ailes qu'une idée le fit redresser tout à coup. "Triple sot! pensa-t-il en se frappant le front; la belle m'a défendu de parler, c'est vrai; mais, de parler seulement; elle n'a pas prohibé le geste, qui n'est bien son éloquence aussi... essayons!" Et s'applaudissant de cette réflexion ingénieuse, il allait se rapprocher de l'inconnue... mais la voiture s'arrêta.

Une large porte-cochère s'ouvrit. Un homme à la carrure athlétique, sans livrée et porteur d'un flambeau, attendait sous la voûte. La présence de cet être problématique dépit souverainement à Gaston, dont les craintes se réveillèrent de plus belle. On traversa une cour et l'on arriva au bas d'un perron. A cet endroit l'inconnue dit de cette même voix brève qui avait si fort blessé déjà l'oreille de Gaston: — Montez, monsieur. — Ah ça! ma toute belle, s'écria celui-ci, où me conduisez-vous? — Vous avez peur? dit l'inconnue. — Ma foi! fit Gaston, convenez que j'ai toutes raisons pour cela; car vos manières prêtent horriblement à des suppositions assez noires? — Vous n'avez aucune violence à craindre, monsieur, reprit l'inconnue d'une voix plus douce: je vous le jure.

Cette parole fut donnée avec un tel accent de franchise, que Gaston se sentit tout-à-fait rassuré. — Cela suffit, dit-il. Et, montant résolument, il se prit même à regretter de n'avoir pas de bandeau sur les yeux, ce qu'il eût trouvé plus que poétique. Arrivé sur le palier, l'homme au flambeau ouvrit une porte. Ils entrèrent dans une antichambre et gagnèrent un assez vaste salon, d'un style sévère et tapissé d'une tenture sombre. Un feu ardent rougissait la cheminée et jetait ses reflets çà et là sur la muraille et sur le tapis. Le guide déposa son flambeau. — Monsieur de Varjé, dit l'inconnue, nous sommes arrivés; je vous laisse pendant quelques instants.

Et elle disparut derrière une tapisserie. Le guide sortit d'un autre côté. Gaston se trouva seul. Il se recueillit et tâcha de mettre de l'ordre dans ses idées. Il souleva de nouveau le problème qui l'avait occupé, à savoir s'il devait se considérer comme la victime d'un quel-à-pens. Plus que jamais, après y avoir réfléchi, la crainte d'un quel-à-pens lui parut absurde. Le mobile de l'inconnue ne pouvait donc être que l'amour. A la vérité, ses allures ressemblaient peu à celles d'une fille d'Ève qui veut séduire... Après cela, elle avait peut-être une façon toute particulière de déclarer son amour! Puis, du reste, il s'était conduit avec elle dans la voiture d'une manière si déplorable! Il avait si mal interprété la défensive plainte d'espérance qu'elle lui avait faite! Qui

sait? sa réserve inusitée l'avait peut-être indisposé contre lui? Ce dernier doute le remplit de colère et il se promit bien de ne plus encourir le reproche d'indifférence qu'elle pouvait à bon droit lui adresser.

Comme il faisait ces réflexions, l'inconnue rentra. Elle s'était débarrassée de son domino, mais avait conservé son masque. Elle était bien belle ainsi. Ses cheveux de jais, disposés en deux grappes touffues et ondoyantes, retombaient mollement sur ses épaules. Sa taille, fine et souple, délivrée d'une disgracieuse enveloppe, se laissait voir dans toute sa richesse. Son pied mignon, d'une fière cambrure, foulait à peine le sol. Toute sa personne exprimait un mélange de puissance et de grâce, qui donnait de magnifiques promesses. Gaston la regarda émerveillé. Cependant, il ne voulut pas s'en tenir à une admiration purement passive. Il se souvint de la résolution qu'il avait prise et s'écria d'un air dégingandé: — Hé quoi! charmante, vous avez conservé ce vilain masque?

Et il s'avança pour lui serrer la taille. Mais l'inconnue se recula vivement en le toisant avec fierté. — Diabolo! dit Gaston sans se déconcerter, voilà une pose bien tragique! L'inconnue ne répondit pas. Il ajouta d'un ton plus insolent encore: — Par hasard, beau masque, est-ce que tu répètes un rôle? Le même silence accueillit ces paroles. Il reprit avec ironie: — Décidément, qui que tu sois, je t'avertis que tes manières sont fort déplaisantes et ne conviennent pas du tout à une héroïne de bal masqué.

L'inconnue se taisait toujours et continuait de le regarder fixement. — Ah ça! dit Gaston, emporté par la colère, suis-je le jouet d'une mystification? — Non, monsieur, répondit l'inconnue avec lenteur; vous êtes l'objet d'un acte de justice qui va s'accomplir. Gaston la regarda d'abord avec inquiétude. Puis, il partit d'un éclat de rire forcé: — Partez! s'écria-t-il, cela devient comique; et je te félicite de garder aussi bien ton sérieux. — Riez, monsieur, votre gaieté sera de courte durée.

— Bravo! Et tu dis que je suis menacé d'un acte de justice? — Oui. — D'un châtiement terrible? — Oui. — Grand Dieu! voudrais-tu me proposer un duel? — Je vous répète que c'est une peine qui vous sera infligée.

— Mais, qui a porté l'arrêt? — Moi. — Et qui l'exécutera? — Moi. — Toujours moi. Moi, dis-je, et c'est assez... comme dans Médée. C'est très beau. — Ah ça! tu es condamné le prévenu sans l'entendre? — C'était inutile. — Voilà de la justice expéditive. Est-ce qu'il n'y aura pas de circonstances atténuantes? — Je verrai plus tard. — Bah! j'ai tout lieu de croire que tu te laisseras fléchir. — C'est selon; cela dépendra de vous. — De moi? qui faudra-t-il fléchir? — Être, homme. — Qu'entends-tu par là? — Être honnête homme. Gaston fronça le sourcil. — Tu deviens impertinent, beau masque. — Est-ce votre amour propre ou votre conscience qui me répond?

— Peu vous importe! dit Gaston exaspéré. Je vous prévins que vos paroles deviennent insolentes, et qui pis est fort ennuyeuses. Qui êtes-vous, et que me voulez-vous? — Vous allez le savoir, monsieur de Varjé. Et elle lui fit signe de s'asseoir. — Mais auparavant, reprit-elle, j'ai une courte histoire à vous raconter, ou plutôt à vous rappeler, car elle ne vous est pas étrangère; vous en connaissez parfaitement le héros...

"Il y a trois ans, pendant une nuit de carnaval, une pauvre femme se mourait de froid et de misère sur son lit de douleur. Sa maladie très grave, était le fruit d'un travail accablant et acharné, qui épuisait ses forces, et aussi, de l'iniquité mortelle qu'elle éprouvait pour l'avenir probable de sa fille. Celle-ci, au moment que je vous retrance, veillait auprès de sa mère; et s'efforçait de la consoler. Ces deux femmes avaient vu des jours plus prospères. L'une, épouse, et l'autre, fille d'un marchand, Jacques Rômard, elles avaient pu jouir d'une sorte de bien-être. Par malheur, des revers inattendus, des faillites étaient venues fondre sur leur unique soutien, et ne survécurent pas à sa ruine. Elles furent donc réduites à recourir à leurs propres forces, et à se créer des ressources par le travail. Oh! ce fut une lutte douloureuse contre la misère! une lutte sans repos, une lutte sans merci! souvent leurs mains suppléantes restaient pendant des mois entiers fortement meurtries. Puis, tout-à-coup, comme par une magie du sort,

arrivait une surcharge de travail; alors il fallait être cloûé sur la chaise nuit et jour, et tant et tant travailler pour rendre l'ouvrage dans le délai convenu, que le corps se vidait, que la tête avait des vertiges, que l'aiguille tournoyait devant les yeux rouges... Après tout, mieux valait ce mal là que l'autre, que le mal de la faim!"

— Mais je ne veux pas m'asseoir sur des détails certainement fort ennuyeux pour vous, dit l'inconnue avec un sourire de mépris inexprimable, et j'en viens au fait, capable d'exciter votre intérêt.

Comme jo vous l'ai dit, la mère était dangereusement malade, et sa fille veillait à son chevet. Le médecin, qui donnait ses soins gratuitement, voulait de sortir en déclarant à celle-ci que le danger était des plus graves; et qu'une crisp seule offrait quelque chance de salut. A cet effet, il avait indiqué plusieurs médicaments indispensables. Mais, il n'avait resté plus d'argent. La jeune fille le savait, et cherchait avec double moyen d'acquiescer la somme qui pouvait sauver sa mère... Au milieu de ses angoisses, elle entendit des cris joyeux retentir au dehors. Une inspiration lui vint. Justement, brisée par la souffrance et les insomnies, sa mère venait de s'assoupir. La jeune fille joua le moment favorable. Elle lui effleura le front d'un balais, sortit furtivement de la chambre, s'élança rapide dans l'escalier et gagna la rue. Là, elle se réfugia dans l'angle d'une maison et, laissant déborder sa douleur, pleura amèrement. La révolution qu'elle venait de prendre l'épouvantait; et cependant, c'était son unique ressource... comment hésiter! Elle reprit son chemin, et fut bientôt devant le théâtre de l'Opéra. Il y avait bal ainsi que cette nuit; et, comme le jour commença à poindre, les portes dégorgèrent des flots de masques. Elle regarda parmi cette foule, et n'apercevant que des attitudes grossières ou des fronts durs et soucieux, elle sentit faillir son courage...

Mais, tout-à-coup, un homme lui apparut, doué plus que les autres de la franchise du regard et de la douceur du visage. Elle reprit un peu d'espoir, et lui dit en lui tendant la main: — Pour ma mère malade, monsieur... (A continuer.)

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

Russie. — On vient d'organiser en Russie des comités pour soumettre à un examen sévère la situation économique des paysans dans les terres seigneuriales, et pour tracer un statut afin d'améliorer leur sort. Dans vingt-neuf gouvernements il y a 21,148 propriétaires nobles qui n'ont que vingt-cinq paysans, et moins encore, qui leur appartiennent; d'autres nous possèdent même qu'une parcelle de terre sans paysans. Le gouvernement a résolu de transplanter ces gentilshommes apparus dans des terres qui appartiennent à la couronne dans les gouvernements de Simbirsk et de Tobolsk. Un des fils de ces familles, pauvres sera élevé dans les bataillons des can-tonistes militaires.

Pologne. — D'après des rapports de Saint-Petersbourg, dit la Gazette d'Augustbourg, lord Palmerston aurait adressé au cabinet russe la question de savoir jusqu'à quel point les bruits d'une incorporation prochaine du royaume de Pologne dans l'Etat russe méritent ou non créance.

— Selon l'organe de la chancellerie autrichienne, la réponse du cabinet de Saint-Petersbourg dit formellement "qu'un pareil projet n'existe point. Dans toute la question, il ne s'agit d'ailleurs que d'une forme; et celui qui connaît les circonstances, ne supposera même pas qu'une telle incorporation, si elle était réellement exécutée de la manière dont elle est annoncée dans les feuilles publiques, ne donnerait pas la moindre accroissement à la puissance de l'empire russe."

Le langage du journal de M. de Metternich, complice de tous les attentats contre la Pologne, nous serait suspect, lors même qu'il tendrait à nier complètement les projets de l'autocrate. Mais, la présence de demi-réserves que fait la feuille autrichienne, le doute même n'est plus possible. Quand le fait, préparé et amoné secrètement, sera accompli, on l'annoncera à l'Europe comme on a annoncé l'acte de brigandage sur Cracovie.

M. Tyssowski, ex-député de Cracovie, a passé par Vienne. Il se rend à Trieste et de là en Amérique. Les nouvelles de la Gallicie, égypte de Vienne, 20 janvier, sont peu réconfortantes; il y règne une grande liesse. La noblesse ne va pas à un secours des paysans, ceux-ci s'adressent au gouvernement. On mande de la Silésie, que le commerce de Cracovie, résolu d'envoyer une députation à Vienne, afin de demander jusqu'au 20 janvier pour l'incorporation au système douanier autrichien. La plupart des maisons de commerce seront ruinées par cette incorporation; elles ne pourront offrir à leurs créanciers qu'un dividende de 5 p. 100.